

LES MIGRATIONS EN AFRIQUE ANCIENNE : CAUSES ET CONSÉQUENCES

Benjamin Diouf¹

Résumé

En Afrique, au cours de l'Antiquité, les hommes avaient migré pour des raisons politiques, économiques et naturelles. Le continent avait également accueilli plusieurs étrangers qui avaient quitté leurs pays pour les mêmes causes. Ces migrations avaient eu des conséquences sur les relations entre autochtones et migrants. Aujourd'hui, il est important de revisiter ce passé migratoire africain pour mieux appréhender les problèmes des migrants sur le continent.

Mots-clés

Afrique, antiquité, migrations, migrants, migratoires, causes humaines, causes naturelles, conséquences, hospitalité, rejet.

¹ Assistant titulaire – Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Dakar, Senegal. E-mail: benjdiouf067@yahoo.fr

Heródoto, Unifesp, Guarulhos, v.5, n.2 - 2020.2. p. 15-31.

DOI: 10.34024/herodoto.2020.v5.12826

Abstract

In Africa, during ancient times, men had migrated for political, economic and natural reasons. The continent had also welcomed several foreigners who had left their countries for the same reasons. These migrations had consequences for relations between indigenous peoples and migrants. Today, it is important to revisit this african migration past to better understand the problems of migrants on the continent.

Keywords

Africa, antiquity, migrations, migrants, migratory, human causes, natural causes, consequences, hospitality, rejection.

Introduction

En revisitant l'histoire ancienne de l'Afrique, on ne peut s'empêcher de remarquer que celle-ci a connu des mouvements migratoires importants. Les peuples africains ne sont pas restés cantonnés dans leurs pays. Les ethnies ou les individus se déplaçaient constamment entre l'Egypte, l'Ethiopie, la Libye... En dépit de l'existence de frontières entre les différents Etats, pour fixer les peuples, les mouvements migratoires restaient importants. Qui plus est, les migrations enregistrées en Afrique, au cours de l'Antiquité, n'étaient pas effectuées uniquement par des Africains. L'Afrique ancienne a accueilli sur son sol des étrangers de divers horizons. Parmi ceux-ci, il y avait des Grecs, des Phéniciens... L'Afrique ancienne était le continent où beaucoup d'étrangers rêvaient de se rendre. Mais, qu'est-ce qui pouvait bien expliquer ces déplacements d'individus ou de peuples à l'intérieur, à l'extérieur ou vers l'Afrique ? Ces mouvements migratoires n'eurent-ils pas des impacts sur les relations sociales ? L'examen de ces questions nous conduira à élucider les causes des migrations en Afrique et leurs conséquences sur les rapports entre autochtones et migrants.

I- Les causes des migrations en Afrique

Certains auteurs anciens ont fait état, dans leurs écrits sur l'Afrique, des déplacements de populations soit à l'intérieur ou à l'extérieur du continent noir, soit en direction de celui-ci. Des ethnies ou de simples particuliers africains s'établissaient définitivement ou temporairement dans tel ou tel autre Etat pour des raisons que nous cherchons à découvrir. Des étrangers se sont également installés, à court ou long terme, chez des peuples africains pour différents motifs. Cependant, quelle que soit la diversité des causes qui ont motivé la migration des uns ou des autres, nous pouvons les classer en deux catégories: les causes humaines et les causes naturelles.

a- Les causes humaines des migrations :

Elles regroupent les différents facteurs migratoires qui émanent de la volonté humaine. Certaines migrations, au cours de l'Antiquité, sont dues à des actions de l'homme. L'organisation de la société africaine, comme celle de beaucoup d'autres peuples, révèle l'existence de dirigeants, de guides ou chefs au niveau ethnique, clanique ou communautaire et

Heródoto, Unifesp, Guarulhos, v.5, n.2 - 2020.2. p. 15-31.

DOI: 10.34024/herodoto.2020.v5.12826

étatique. Ceux-ci déterminaient par leur politique les types de relations entretenues avec les autres. Or, lorsque nous examinons le mode de gouvernance de ces chefs ou souverains, nous remarquons qu'il était dicté par un intérêt quelconque au préjudice d'autres. L'intérêt communautaire ou de la classe dirigeante entraînait des relations conflictuelles qui contraignaient les opprimés ou les défavorisés à s'enfuir pour s'établir ailleurs. Ainsi, nous pouvons parler de causes politiques de certaines migrations.

L'envie des dirigeants d'exercer leur domination sur d'autres peuples engendrait des conflits meurtriers qui, parfois, faisaient migrer les vaincus vers d'autres endroits. Dès l'Ancien Empire, l'Egypte afficha cette ambition expansionniste. La volonté politique d'étendre aussi loin que possible la domination égyptienne habita plusieurs pharaons au cours de l'histoire du pays. Les souverains du Nil avaient ainsi mené très tôt des campagnes militaires à l'ouest et au sud de la Vallée pour mettre sous leur joug ou repousser les peuples qui s'y étaient établis. Ces opérations, marquées par des pillages et des massacres, obligaient les occupants de ces lieux à migrer. C'est l'exemple des Bédouins qui avaient fui leur habitat suite à une campagne militaire de Pépi I dont l'atrocité est ainsi décrite :

« Sa majesté équipa une armée de dix mille hommes et elle revint victorieuse, ayant détruit le pays du peuple des sables, abattu leurs figuiers et leurs vignes, incendié leurs maisons, tué des milliers d'hommes et fait un grand nombre de prisonniers. » (Grimberg, 1985 : 40).

En outre, au cours de son évolution, l'homme éprouvait le désir de s'avancer au-delà des limites du milieu où il vivait. Ces excursions étaient motivées par la curiosité de découvrir ce qu'il y avait après ses habitations et le désir d'acquérir de nouveaux biens. Il s'agit de ce fait de migrations dont les causes sont économiques. Celles-ci ont été effectuées par tous les peuples. Les Egyptiens, après avoir construit un état solide et prospère, avaient éprouvé le besoin d'aller visiter ailleurs soit pour étendre leur domination sur d'autres peuples, soit pour acquérir de nouvelles richesses. Ce fut l'objectif de l'expédition ordonnée par le pharaon Néchao :

« C'est Nécos, le roi d'Egypte, qui, le premier à notre connaissance, en a fait la démonstration ; après qu'il eut creusé le canal allant du Nil au golfe arabe, il fit partir sur des vaisseaux des hommes de Phénicie, avec ordre, pour leur retour, de pénétrer en passant les colonnes d'Héraclès dans la mer septentrionale, et de revenir par cette voie en Egypte. »²

² Hérodote, *Histoires IV*, 42, texte établi et traduit par Ph. E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1960.

Pour l'étude des migrations africaines, deux réalisations majeures sont à relever dans ce passage : le canal et la circumnavigation de l'Afrique. Toutes ces réalisations fortifient l'idée d'une migration extracontinentale des Africains pendant l'Antiquité. Le dessein de Néchao était de sortir du continent pour échanger avec d'autres peuples. Mais malheureusement, son entreprise, qui pourrait avoir eu un succès, ne permit pas l'établissement de relations confirmées entre les Egyptiens et d'autres peuples africains.

Les traitements, que les souverains réservaient à leurs sujets, pouvaient également être la cause d'une migration. Lorsque le roi faisait régner la terreur sur son peuple ou gouverner injustement une frange de celui-ci, une émigration pouvait en résulter. Les victimes, ne pouvant plus supporter l'injustice ou l'oppression, finissaient par s'enfuir ailleurs pour échapper à leur triste sort. Selon certains historiens anciens, une migration dictée par des faits pareils s'est produite en Afrique. En effet, il s'agit de la migration d'Egyptiens en Ethiopie dont les raisons sont révélées par Hérodote dans ce passage :

« A partir de cette ville, vous atteindrez par bateau le pays des transfuges (Automoles), en autant d'autre temps que vous en aurez mis pour venir d'Eléphantine à la métropole des Ethiopiens. Ces transfuges ont pour nom asmach... C'étaient vingt-quatre myriades d'Egyptiens de la classe des guerriers, qui désertèrent chez ces Ethiopiens pour la raison que voici. Sous le règne de Psammétique, des postes militaires étaient établis dans la ville d'Eléphantine en face des Ethiopiens, un autre à Daphnae Pélusienne en face des Arabes et des Assyriens, un autre à Maréa en face de la Libye ; de nos jours encore, sous les Perses, les postes militaires occupent les mêmes lieux où ils se trouvaient du temps de Psammétique : il y a des garnisons perses à Eléphantine et à Daphnae. Donc, les Egyptiens en question avaient tenu garnison pendant trois années, et personne ne les relevait de leur faction ; ils se concertèrent et, d'un commun accord, tous quittèrent le service de Psammétique et partirent pour l'Ethiopie. »³

Cette désertion de soldats égyptiens pourrait bien avoir d'autres raisons qu'Hérodote ignore. Il est vrai que le temps, trois ans, que les soldats sont restés à leurs postes sans être remplacés, peut provoquer des frustrations mais pas au point de provoquer une migration. Les soldats sont habitués aux longues campagnes militaires, jalonnées de combats épiques, qui n'affectent nullement leur attachement à leur chef et à leur patrie.

³ Hérodote, *Histoires II*, 30, texte établi et traduit par Philippe E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1948.

Diodore de Sicile (*Bibliothèque historique I*, seconde partie, LXVII) et Strabon (*Géographie*, XVII, 2) parlent également de ces soldats égyptiens qui ont migré en Ethiopie à cause du dédain de leur roi.

L'homme n'a rien de plus précieux que sa patrie et sa famille. Et s'il décide de renoncer à celles-ci, c'est parce qu'il y est contraint par des faits insupportables. Ce fut le cas pour les soldats de Psammétique. Ceux-ci pourraient avoir déserté et migré en Ethiopie à cause d'un de ces deux faits ou des deux à la fois. Le roi et la hiérarchie militaire ont dû abandonner les militaires à leurs postes sans satisfaire à leurs besoins. Cantonnés aux frontières, pendant trois ans, ces soldats ne guerroyaient plus et n'avaient donc plus de villes à piller pour avoir du butin, source de leurs richesses. En plus, La corruption et le détournement des vivres qui gangrénaien l'administration égyptienne n'avaient pas épargné l'armée où les hommes de troupe pouvaient voir leurs rations subtilisées par des chefs véreux. Rappelons à ce sujet la grève des ouvriers de Deir-el- Médineh, sous le règne de Ramsès III, à cause du détournement de leurs rations.

Qui plus est, l'existence d'une diaspora africaine en Europe, pendant l'Antiquité, est bien possible. La présence du mot « keftiou »⁴ dans des documents égyptiens pour désigner les habitants de la Crète et son inscription sur un monument égyptien, mentionnant les ambassades de pays tributaires de l'Egypte, est assez éloquente. Plusieurs documents égyptiens, datant du Moyen Empire au Nouvel Empire, ont utilisé le terme « keftiou » pour faire référence à la Crète. Ce n'est qu'à l'époque ptolémaïque que ce nom, jadis abandonné, va réapparaître pour désigner la Syrie. Les relations égypto-grecques sont très anciennes et le déplacement des peuples ne pouvait s'effectuer dans un sens unique. Des commerçants ou particuliers égyptiens ont dû s'installer en Grèce.

D'ailleurs, Hérodote atteste notre pensée dans cet extrait:

« Manifestement, en effet, les Colchidiens sont de race égyptienne. [...] ensuite, et avec plus d'autorité, pour la raison que, seuls parmi tous les hommes, les Colchidiens, les Egyptiens et les Ethiopiens pratiquent la circoncision depuis l'origine [...] Signalons encore, à propos des Colchidiens, un autre point sur lequel ils se rapprochent des Egyptiens : eux et les Egyptiens sont les seuls à travailler le lin de la même manière. »⁵

Grâce à l'installation de soldats égyptiens en Colchide, il y avait une diaspora africaine dans cette partie de l'Europe. Ces soldats du pharaon Sésostris avaient eu avec la population autochtone des unions qui avaient

⁴ Pour d'éclaircissements sur l'historique de ce mot, nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage du professeur sénégalais Babacar Diop Buuba, *Afrique ancienne dévoilée*, Panafrica Silex / Nouvelles du Sud, octobre 2017, p. 214-215.

⁵ Hérodote, *Histoires II*, 104-105 et Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique I*, Première partie, XXVIII. Le métissage ethnique gréco-africain, durant l'Antiquité, est également attesté par la mythologie grecque, voir, à ce sujet, Ovide, *Héroïdes*, v. 154-155.

Heródoto, Unifesp, Guarulhos, v.5, n.2 - 2020.2. p. 15-31.

DOI: 10.34024/herodoto.2020.v5.12826

favorisé un métissage aussi bien culturel qu'ethnique. Ils avaient, certes, au bout d'un long séjour, regagné l'Egypte. Mais étaient-ils tous repartis, laissant derrière eux épouses et enfants ? Cela est bien possible.

Toutefois, nous estimons que tous ces liens familiaux ne furent pas ainsi définitivement rompus. Certains ont dû rester à Colchide ou y retourner pour revoir les siens lorsque l'occasion se présentait à eux. Il fallait bien des relations permanentes entre les deux peuples pour que les Colchidiens perpétuassent l'héritage culturel qu'ils avaient reçu des Egyptiens. D'ailleurs, une question se pose au sujet de ce legs : qui a appris aux Colchidiens à tisser comme les Egyptiens ? C'était bien évidemment des Egyptiens mais pas des soldats. En Egypte, l'exercice professionnel était très réglementé. Chaque citoyen héritait d'un métier et il ne pouvait ni l'abandonner ni exercer un autre. Les gens de la classe guerrière ne pratiquaient aucun autre métier et, comme ceux d'autres classes, ils dédaignaient les professions manuelles. Donc, des artisans égyptiens avaient rejoint les soldats en Colchide où ils avaient séjourné pour dispenser leur savoir-faire.

Hormis ces migrations d'Africains, nous pouvons toujours relever chez les auteurs anciens l'émigration de peuples étrangers en Afrique dont les causes peuvent être imputées à la volonté humaine.

L'Afrique ancienne avait connu une prospérité qui attirait sur son sol la diaspora du monde. Le désir de s'enrichir en troquant ses produits avec ceux d'autres peuples avait conduit sur les côtes libyennes et égyptiennes des Phéniciens et des Grecs.

Les premiers, les Phéniciens, qui avaient le commerce comme activité principale, sillonnaient l'Egypte et la Libye où ils échangeaient leurs articles de bronze, de tissus, de verreries... avec des produits de la faune, de la flore et des minéraux africains. Au fil du temps, grâce à leur familiarisation avec les populations, les Phéniciens s'étaient installés en Egypte. Marins expérimentés et ayant une maîtrise parfaite des routes maritimes, ils louaient leurs services aux pharaons. Ils s'intégrèrent progressivement dans la population égyptienne et apprirent le hiéroglyphe dont ils se servirent pour créer l'alphabet phénicien, base de notre système d'écriture. Les Phéniciens eurent en Afrique des colonies dont la plus célèbre est Carthage qui vit le jour en - 814. Carthage était l'une des villes les plus opulentes de la côte méditerranéenne. Ces habitants troquaient leurs produits manufacturés contre l'or, les métaux et d'autres

produits des populations côtières en Afrique. Hérodote⁶ nous a décrit l'une de leurs scènes de troc avec des autochtones libyens dans son *Histoires IV*. Les Phéniciens fondèrent également la côte tunisienne les villes d'Hadrumète et d'Utique, entre 1100 et 1000 av. J.-C. et installèrent, sur la côte africaine, des points de commerce où ils séjournaient longtemps, à l'exemple de Tripoli. Les comptoirs commerciaux phéniciens abritaient une centaine de commerçants qui échangeaient leurs produits avec ceux des autochtones des zones environnantes.

Les seconds, les Grecs, avaient accosté en Afrique dans ce même cadre commercial. Le développement de l'industrie avait fourni aux marins grecs des articles négociables sur les côtes étrangères. Ils arrivaient dans les eaux africaines avec des bateaux remplis de jarres de vin, d'huile d'olive, de vases, de vaisselles... qu'ils échangeaient avec les produits des autochtones. Les Grecs se lièrent d'amitié avec les Egyptiens et devinrent leurs premiers partenaires commerciaux. Face à l'arrivée massive des produits grecs en Egypte, le pharaon Amasis organisa davantage le secteur commercial et fit construire le port de Naucratis. Cette ville sera le symbole de la présence grecque en Egypte. Elle abritait une importante colonie de commerçants grecs qui s'y étaient installés sur une autorisation du pharaon Amasis, selon Hérodote⁷.

La migration d'étrangers en Afrique, au cours de l'Antiquité, n'était pas seulement due à la richesse économique du continent. A cette période, le continent était un ardent foyer culturel et le centre du savoir. Les Egyptiens avaient fait une avancée notable dans la quête des connaissances. Leurs prêtres étaient les maîtres de la médecine, des mathématiques et de la philosophie. Leur renommée avait dépassé les frontières africaines. Tous les commerçants grecs, phéniciens et autres, qui avaient fait leur connaissance, louaient leur expertise dans tous les domaines du savoir. Ceci suscita, chez les intellectuels en Grèce et ailleurs, un vif désir de se rendre en Egypte pour se former. C'est ainsi que débarquèrent, au pays des pharaons, de nombreux étudiants et penseurs grecs. Parmi ceux-ci, nous pouvons citer Thalès, Pythagore, Euclide et Platon qui deviendront des sommités du monde intellectuel. Le passage en Afrique était devenu obligatoire pour les étudiants et savants grecs. Ceux qui étaient formés en Egypte étaient les mieux écoutés dans le milieu intellectuel hellénistique, comme l'attestent ces propos :

⁶ Hérodote, *Histoires IV*, 196, texte établi et traduit par Philippe E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1960.

⁷ Hérodote, *Histoires II*, 178.

« L'Egypte était, aux yeux des Grecs, comme le berceau de toute science et de toute sagesse. Les plus célèbres parmi les savants ou les philosophes hellènes ont franchi la mer pour chercher, auprès des prêtres, l'initiation à de nouvelles sciences. Et s'ils n'y allèrent pas, leurs biographes s'empressèrent d'ajouter, aux épisodes de leur vie, le voyage devenu aussi traditionnel que nécessaire ! » (Noblecourt, 2004: 142).

Enfin, après la conquête de l'Egypte par Alexandre le Grand et la mort de celui-ci, Alexandrie, ville dont il avait choisi le tracé et qui fut construite par Ptolémée Ier, fut l'un des plus importants centres du savoir du monde. La bibliothèque d'Alexandrie, qui y avait été construite, avait attiré les grands intellectuels de l'époque qui vinrent s'installer en Egypte pour travailler à la bibliothèque. C'est l'exemple d'Eratosthène, de Strabon, d'Euclide, d'Apollonios de Perga, Théophraste, Diodore de Sicile, d'Hérophile d'Asie Mineure et d'Erasistrate. La bibliothèque comptait des milliers d'ouvrages embrassant tous les domaines de la connaissance à l'époque. Beaucoup d'œuvres anciennes nous sont parvenues grâce à elle.

b- Les causes naturelles des migrations :

Les aléas de la nature demeurent l'une des causes principales des migrations. La rareté des points d'eau, de nourriture et d'autres calamités naturelles favorisait le déplacement des hommes partout où elles sévissaient. Rappelons que les migrations à la recherche d'eau ou d'aliments ont accompagné l'évolution de l'homme sur terre. Bien avant de se sédentariser, l'homme était un chasseur et cueilleur qui se déplaçait sans cesse pour satisfaire ses besoins naturels. La sédentarisation n'ôta pas aux hommes cette habitude de migrer à la recherche de conditions de vie plus favorables lorsque leurs milieux de vie n'en offraient plus.

Les migrations entre l'Egypte et l'Ethiopie étaient très fréquentes. Les deux peuples avaient souvent vécu dans l'un ou l'autre pays pour diverses raisons. Les fouilles archéologiques ont exhumé à Bouhen des stèles qui prouvent la vie de nombreuses familles égyptiennes en Nubie sous le Moyen Empire. En Nubie, les Egyptiens s'activaient, par exemple, dans le travail du cuivre. Hérodote nous apprend aussi qu'Egyptiens et Ethiopiens vivaient ensemble sur l'île de Tachompso près d'Eléphantine. Les Egyptiens avaient migré en cet endroit pour y trouver des conditions de vie pareilles à celles de leurs concitoyens qui avaient un accès direct aux eaux du Nil. A ce sujet, il est important de savoir que la population égyptienne était tellement nombreuse qu'une partie d'elle, vivant loin du fleuve, avait des problèmes d'eau : « *Tous ceux des Egyptiens dont les villes*

n'étaient pas sur le fleuve mais au milieu des terres, chaque fois que le fleuve se retirait, manquaient d'eau et n'avaient qu'une boisson saumâtre, tirée des puits... »⁸ Ces migrants égyptiens s'étaient donc installés à Tachompso pour bénéficier des bienfaits de l'eau, de la faune et de la flore du milieu. Beaucoup d'écrits anciens ont également signalé une présence permanente des Ethiopiens en Egypte où ils offraient, par exemple, leurs services dans le métier des armes. Cette même Ethiopie, au climat chaud et à la végétation rare, avait d'autres richesses naturelles qui suscitaient la convoitise de son voisin égyptien. L'Ethiopie avait d'importantes mines d'or qui amenaient les Egyptiens à s'y établir pour les exploiter.

Par ailleurs, en Libye ancienne, le désert, qui occupe une très grande partie du pays, influait beaucoup sur la vie des habitants qu'il contraignait à migrer. La désertification rapide, cause de l'assèchement de la flore, des points d'eau et de la disparition de la faune, avait forcé les Bédouins à quitter leur ancien habitat. Ils avaient migré vers l'Egypte frontalière pour se rapprocher de la vallée du Nil. Affamés, ces Libyens frappaient sans cesse à la porte du Delta pour trouver de quoi vivre. Malgré les représailles des Egyptiens, qui gardaient jalousement leur eldorado, les pressions libyennes étaient constantes. Rien ne pouvait freiner l'ardeur de ces migrants qui cherchaient coûte que coûte à survivre. Leur détermination leur obtint une autorisation de s'installer à l'ouest du Delta, au XII^{ème} siècle av. J.-C., sous le règne de Ramsès III. Ils étaient nombreux à vivre dans cette partie de l'Egypte avant de se répandre dans les autres villes et d'intégrer les services de l'Etat égyptien. En effet, les Libyens, qui avaient migré en Egypte, étaient même arrivés à diriger le pays sous les XXII^{ème} et XXIII^{ème} dynasties.

Cependant, en dépit de l'émigration de Libyens en Egypte, la Libye n'était pas une zone entièrement inhospitale. Certains de ces milieux avaient attiré d'autres peuples africains. La vaste région du Fezzan était jadis occupée par un grand peuple de pasteurs et agriculteurs, les Garamantes. Ceux-ci vivaient autour d'une oasis qui leur procurait toutes les conditions d'une vie heureuse. La présence de l'eau et d'une flore abondante dans ce milieu attirait vers eux les Troglodytes, un peuple éthiopien. Ceux-ci, fuyant la chaleur accablante et l'aridité de leur pays, s'installaient temporairement dans le Fezzan où ils étaient chassés par les Garamantes, d'après Hérodote⁹.

⁸ Hérodote, *Histoires II*, 108.

⁹ Hérodote, *Histoires IV*, 183.

Dans ce volet des migrations internes en Afrique, signalons celles des Ethiopiens limitrophes des Acridophage ou mangeurs de sauterelles. Le déplacement de ces Ethiopiens était dû à un phénomène assez singulier. Ils avaient fui leur pays envahi par des araignées et des scorpions d'après Diodore de Sicile¹⁰. On pourrait se croire dans un conte de fées à la lecture du passage de Diodore. Mais l'historien, qui a rapporté les faits, ne leur trouve rien d'invraisemblable puisque des événements pareils s'étaient produits ailleurs, comme en Italie où des rats, ayant dévoré la végétation et les récoltes, avaient forcé des habitants à s'exiler et en Médie où une invasion de moineaux avait amené la population à migrer. De même l'arrivée de bêtes féroces, cherchant à côté des habitations des proies devenues rares, obligeait les hommes à se réfugier ailleurs.

En outre, l'histoire migratoire en Afrique a enregistré une arrivée massive sur le sol africain d'étrangers fuyant une calamité naturelle. C'était le cas des Grecs qui avaient fondé, en 644 av. J.-C., la ville de Cyrène, en Libye. Voici ce que dit Hérodote sur l'histoire de la fondation de cette colonie grecque :

« Mais, pendant sept ans par la suite, il ne plu pas à Théra , et, pendant ce temps, tous les arbres qu'ils avaient dans l'île, à l'exception d'un seul, séchèrent. Les Théréens consultèrent l'oracle ; la Pythie répondit par l'ordre déjà donné d'envoyer une colonie en Libye. »¹¹

La réalité est que les Théréens avaient migré en Libye pour des raisons de survie. La Grèce est un pays montagneux où les terres cultivables n'étaient pas si nombreuses et où l'accroissement démographique posait un problème alimentaire à beaucoup de cités. Le blé produit dans toute l'Attique ne suffisait pas pour nourrir le peuple grec. Il fallait donc sortir de sa cité et chercher ailleurs une vie meilleure. C'est ainsi que des citoyens grecs qui espéraient avoir de quoi rendre agréable leur quotidien, revigorés par les récits des marins commerçants, s'étaient résolus à visiter d'autres contrées pour avoir du pain à suffisance et pour se faire fortune. Ce qui fit qu'aux VIII^{ème}, VII^{ème} et VI^{ème} siècles beaucoup de citoyens grecs quittèrent l'Attique. Ils fondèrent plusieurs colonies en Europe et en Afrique dont celle de Cyrène. Un grand nombre de Grecs s'y était installé et avait fait de cette partie de la Libye le grenier à blé de la Grèce.

Hormis Cyrène, les Grecs ont fondé en Libye quatre autres villes : le port de Cyrène, appelé plus tard Cyrollonia, Tauchira, Barca, actuelle Al-Mari,

¹⁰ Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique III*, XXX, texte établi et traduit par M. Ferd Hoefer, Paris, Charpentier, 1846.

¹¹ Hérodote, *Histoires IV*, 151.

et Euhespérides. Ces différentes colonies vécurent au rythme des cités grecques sur le plan politique. Elles furent conquises par Ptolémée après la mort d'Alexandre le Grand qui leur avait laissé leur indépendance. Sous la domination ptolémaïque, certaines de ces villes reçurent de nouveaux noms¹² : Tauchira devint Arsinoé, actuelle Tokra, le port de Barca fut nommé Ptolémaïs, aujourd'hui Tolmata, Euhespérides fut remplacée par une nouvelle ville, Bérénice, devenue Benghazi de nos jours et le port de Cyrène devint la ville d'Apollonia, aujourd'hui Susa. Beaucoup d'étrangers, à l'image des Juifs, s'étaient installés dans ces villes pour différentes raisons.

Au terme de cette partie, nous pouvons retenir que les mouvements migratoires avaient été très intenses en Afrique pendant l'Antiquité. Les migrations internes, externes et vers le continent avaient mis en contact différents peuples appelés à vivre ensemble. Mais quelles attitudes adoptaient-ils les uns envers les autres ? Cette question nous amène à examiner les rapports entre autochtones et migrants en Afrique ancienne.

II- Les conséquences des migrations

Des causes humaines ou naturelles avaient, parfois, obligé des peuples ou des individus à quitter leur ancien habitat pour aller s'installer ailleurs dans des milieux déjà occupés par d'autres. Ceux-ci, qui étaient les autochtones, réagissaient différemment face aux migrants. Ils adoptaient une attitude hospitalière ou hostile envers ces étrangers.

a- L'hospitalité :

Lors des migrations interafricaines, les peuples avaient été contraints d'entrer en contact, ce qui n'était pas facile au début. Les autochtones avaient une méfiance envers les nouveaux venus. Ce comportement est tout à fait normal, car du jour au lendemain, sans y être préparé, les autochtones se retrouvaient devant des individus avec qui ils n'avaient rien en commun. Les différences de langue, d'habillement et autres constituaient un frein à toute collaboration rapide. Toutefois, cela n'empêche pas de relever un accueil bienveillant des migrants en Afrique. L'exemple d'une bonne cohabitation entre autochtones et migrants est le

¹² *Histoire générale de l'Afrique, II Afrique ancienne*, Présence Africaine/ Edicef/ Unesco, 1987, p. 176.

partage de l'île de Tachompsso entre Ethiopiens et Egyptiens. Cette localité, située au-delà d'Eléphantine en territoire éthiopien, avait accueilli ces deux peuples qui, malgré leurs différences, avaient réussi à y vivre pacifiquement¹³.

Les Ethiopiens, devanciers sur l'île, avaient reçu leurs voisins et avaient accepté de partager avec eux les ressources qui s'y trouvaient. Cette attitude éthiopienne avait été favorisée par le comportement des nouveaux venus égyptiens qui, certainement, n'avaient pas cherché à devenir les maîtres de l'île. Il a fallu que chaque peuple manifestât les dispositions d'une vie commune pour qu'il y eût cette cohabitation. Hormis l'île de Tachompsso, Strabon signale une autre île, après Eléphantine, où la population était métissée :

« Un peu au-dessus d'Eléphantine est la petite cataracte, où les bateliers du pays donnent parfois aux gouverneurs un curieux spectacle. [...] Un peu en amont de la petite cataracte se trouve [l'île de] Philae, dont la population est mi-partie éthiopienne, mi-partie égyptienne, et qui, déjà semblable à Eléphantine par l'étendue, lui ressemble encore par l'aspect de ses monuments, de ses temples notamment, tous bâtis dans le style égyptien. »¹⁴

Les habitants de Philae offrent l'exemple type d'une migration réussie. Les deux peuples, éthiopiens et égyptiens, qui y vivaient sont devenus un seul peuple uni par les liens du sang. Leur brassage ethnique et culturel était le résultat d'une paix affichée par chacun dès le début et consolidé par un esprit de partage, car c'est la base de toute vie en communauté. A ces exemples, il faudrait ajouter ceux d'Ethiopiens, d'Egyptiens ou de Libyens qui, en dépit de l'hostilité affichée au début par les peuples où ils avaient migré, avaient réussi à se faire accepter par la population jusqu'à vivre avec elle.

Qui plus est, l'accueil bienveillant des Africains pour les étrangers est plus mis en exergue, dans les textes anciens, par les relations avec les Phéniciens et les Grecs surtout. Les Phéniciens s'étaient habitués aux Africains grâce au commerce. Ils effectuaient, au commencement, de brèves escales sur les côtes pour échanger leurs produits. Ainsi ils s'étaient progressivement familiarisés avec les populations autochtones avant de s'installer parmi elles. C'était le cas en Egypte où les Phéniciens étaient bien accueillis par les autorités et la population. L'hospitalité pharaonique leur avait permis

¹³ Hérodote, *Histoires* II, 29. Cette île n'est pas encore formellement identifiée. Certains pensent qu'il s'agit de l'île de Derar, kemsa en égyptien ancien, sise au sud de Dakkeh.

¹⁴ Strabon, *Géographie* XVII-I, 49, traduction française Amédée Tardieu, Paris, Hachette, 1909.

de travailler dans la navigation et le commerce en Egypte. Ils étaient même devenus des navigateurs de la flotte royale. Leur bonne intégration dans la population leur avait permis d'apprendre l'écriture égyptienne qu'ils avaient modifiée à leur compte avant de la vulgariser.

Les commerçants grecs avaient, beaucoup plus, bénéficié de la sympathie des Egyptiens. Ils pouvaient non seulement s'installer à Naucratis où dans n'importe quelle autre ville égyptienne, mais aussi construire leurs lieux de culte et élire leurs juges grâce à la bienveillance du pharaon :

« Amis des Grecs, Amasis donna à quelques-uns d'entre eux des marques de bienveillance ; notamment, à ceux qui venaient en Egypte, il concéda pour y habiter la ville de Naucratis ; à ceux qui ne voulaient pas habiter là, mais que la navigation y amenait, il concéda des emplacements pour y élever des autels et des sanctuaires à leurs dieux. »¹⁵

Les négociants grecs, vivant en Egypte, étaient mieux traités que chez eux, car ils bénéficiaient des avantages du pays hôte et ils restaient attachés à leurs us et coutumes. Les intellectuels, qui venaient soit pour enquêter, soit pour se former, jouissaient des mêmes priviléges. Ils étaient guidés, informés et enseignés par le peuple et les savants égyptiens. Ils séjournaient dans le pays aussi longtemps qu'ils le désiraient et ils ne courraient aucun danger. Platon a vécu treize ans en Egypte pour apprendre la philosophie et les sciences sacerdotales auprès du prêtre Sekhnuphis à Héliopolis et de Khnuphis à Memphis. Durant toutes ces années, il était bien traité par ses hôtes.

b- Le rejet :

Le regard que les autochtones portaient sur les migrants était, le plus souvent, répulsif. La méfiance du début se transformait rapidement en hostilité. Cette réaction s'explique bien. Les autochtones occupaient des endroits pourvus en eau et en nourriture dont dépendait leur survie. Et les ressources disponibles pouvaient ne plus être suffisantes pour satisfaire aux besoins des occupants. Ainsi, par instinct de survie, ils barraient la route à tout étranger qui s'approchait de leur habitat. Les réactions manifestées pour repousser les migrants étaient violentes afin de les éloigner à jamais. C'était le cas des véritables chasses à l'homme que les Egyptiens menaient à l'ouest et au sud du Delta contre les Libyens et les Ethiopiens. Lorsqu'aux XIII^{ème} et XII^{ème} av. J.-C. les Libyens étaient

¹⁵ Hérodote, *Histoires II*, 178.

contraints par la faim, à cause de la désertification de leur milieu, à frapper aux portes du grand voisin, ils n'étaient pas les bienvenus. Les pharaons Séthi I et Ramsès II avaient, par exemple, dressé des barrières sur leurs points de passage et y avaient posté des soldats. Ces derniers menaient fréquemment des raids contre eux pour les éloigner du paradis qu'était la vallée du Nil. Et même si ces pauvres Libyens avaient reçu, plus tard, l'autorisation pharaonique de s'établir à l'ouest du Delta, ce ne fut point par bienveillance. Ramsès III, qui avait remarqué leurs qualités militaires, avait accepté de les recevoir sur son sol à condition qu'ils s'engageassent dans son armée.

Ces mêmes combats, qui opposaient Egyptiens et Libyens pour la sauvegarde de coins stratégiques indispensables à la vie, se produisaient entre Ethiopiens et Libyens. Les premiers, fuyant la chaleur et l'aridité de leur pays, pénétraient en Libye où ils se battaient contre les autochtones décidés à ne partager avec personne les avantages de leur terroir. L'écho de leurs luttes nous est parvenu grâce à Diodore de Sicile :

« Il existe aux environs du Nil, dans la Libye, un endroit très beau, qui produit avec profusion et variété tout ce qui sert à l'entretien de l'homme ; et on y trouve, dans les marais, un refuge contre les chaleurs excessives. Aussi les Libyens et les Ethiopiens sont-ils continuellement en guerre, pour se disputer ce terrain.»¹⁶

En outre, il faut noter que les rapports entre les Africains et les étrangers, qu'ils recevaient, étaient parfois conflictuels. Si les Grecs, à notre connaissance, avaient vécu en Egypte sans beaucoup de difficultés, ce n'était pas la même chose en Libye. La colonie grecque installée dans ce pays n'était plus la bienvenue pour les Libyens. Ceux-ci reprochaient aux Grecs de s'être emparés de leurs terres, selon Hérodote¹⁷. Le constat des Libyens, d'être privés d'une bonne partie de leurs ressources de subsistance, avait fait naître une vive inimitié entre Libyens et Grecs. Les deux peuples avaient fini par se livrer une bataille qui avait vu l'intervention des Egyptiens en faveur des Libyens. La guerre fut remportée par les Grecs qui venaient de gagner ainsi le droit à une installation à durée indéterminée en Libye.

Les relations entre autochtones et migrants, en Afrique ancienne, n'ont jamais été les mêmes. Elles demeuraient tributaires de l'ouverture des premiers et du comportement des seconds. La cordialité dominait lorsque les autochtones ne se sentaient pas menacés et spoliés de leurs richesses.

¹⁶ Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique III*, X.

¹⁷ Hérodote, *Histoires IV*, 159.

Au cas contraire, c'était la haine qui gagnait les cœurs et provoquait des combats meurtriers.

Conclusion

En Afrique, au cours de l'Antiquité, les hommes s'étaient beaucoup déplacés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du continent. Leurs migrations étaient dues à des causes humaines et naturelles. L'Afrique avait également accueilli sur sa terre de nombreux migrants étrangers qui avaient quitté leur pays pour ces mêmes raisons. Les contacts des autochtones et des migrants avaient suscité parfois des élans de solidarité parfois de la haine. En étudiant ces mouvements migratoires, aujourd'hui, nous pouvons tirer des leçons du passé, soit pour éviter les migrations massives, soit pour améliorer le sort des migrants.

Bibliographie

DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque Historique I*, texte établi et traduit par M. Ferd Hoefer, Paris, Charpentier, 1846.

DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque Historique III*, texte établi et traduit par M. Ferd Hoefer, Paris, Charpentier, 1846.

DIOP, Babacar buuba. *Afrique ancienne dévoilée*, Panafrika Silex / Nouvelles du Sud, octobre 2017.

GRIMBERG, Carl. *Histoire universelle 1, l'aube des civilisations*, traduction Gérard Colson et adaptation française sous la direction de Georges H. Dumont, Nouvelles éditions-Marabout, 1985.

HERODOTE. *Histoires II*, texte établi et traduit par Ph. E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1948.

HERODOTE. *Histoires IV*, texte établi et traduit par Ph. E. Legrand, Paris, Les Belles Lettres, 1960.

Histoire générale de l'Afrique, II Afrique ancienne, Présence Africaine/ Edicef/ Unesco, 1987.

OVIDE. *Héroïdes*, texte établi par H. Bornecque et traduit par M. Prévost, Paris, Les Belles Lettres, 1928.

Heródoto, Unifesp, Guarulhos, v.5, n.2 - 2020.2. p. 15-31.

DOI: 10.34024/herodoto.2020.v5.12826

NOBLECOURT, Christiane Desroches. *Le fabuleux héritage de l'Egypte*, éditions Télémaque, Paris, 2004.

STRABON. *Géographie XVII-I*, traduction française Amédée Tardieu, Paris, Hachette, 1909.